

Kaléidoscope

Number 178, May–June 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49667ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1995). Kaléidoscope. *Séquences*, (178), 57–58.

KALÉIDOSCOPE

A. Sauriez-vous reconnaître le roman, la «novélisation» ou le scénario (parutions récentes) d'où proviennent les extraits (très «à la française») suivants:

1. «Non, laissez-moi raconter. D'abord c'est Gregory Peck qui dit: "D'après la légende, si vous dites un mensonge et que vous placez votre main là..."
— Elle sera mordue.
— Et Audrey Hepburn répond: "Oh quelle horreur!" Et lui, il dit: "Faites-le, pour voir."
Elle leva les yeux vers lui.
«Allez, faites-le pour voir!
— J'ai une meilleure idée. Faisons-le ensemble. Chiche?»
2. — Elle a recommencé, me dit Jeannie à l'autre bout du fil.
— Qui a recommencé quoi? Et quand?
— Voilà qui est parler en vrai reporter. Votre amie, Miss Peterson.
Est-ce que j'avais perdu?
— Elle n'a pas eu la même information que moi, par hasard?
— Non. Elle en a eu une autre. Vous feriez mieux d'aller traîner vos fesses jusqu'au kiosque du coin.
3. — Et voilà, mon sale enfoiré. Ouvre-le et prends le fric. Y a combien?
— Environ mille cinq cents dollars.
— Mets-les dans ta poche, ils sont à toi... Eh! T'as pas perdu ta journée, on dirait!
— Jules, si tu files mille cinq cents dollars à ce minable, j'vais le descendre, rien que pour le principe.
— Tu vas rien faire du tout, bordel! Recule et ferme-la. J'les lui file pas. J'lui achète quelque chose. Tu veux savoir ce que je t'achète, Ringo?
— Oui?
— Ta vie. Je te donne ce fric pour ne pas avoir à te tuer. T'as déjà lu la Bible, Ringo?
4. Je l'ai poursuivi dans les plaines tartares et russes mais il a toujours réussi à m'échapper. Je n'ai jamais perdu courage et n'ai cessé de suivre sa trace. Parfois, les paysans, horrifiés par l'horrible apparition, m'indiquaient sa piste, parfois ce fut lui-même qui par crainte de me voir mourir, désespéré de ne pouvoir l'atteindre, laissait une marque apparente sur son passage. La neige tombait et je voyais sur la plaine blanche l'empreinte de son pied gigantesque.
5. «Elle est pas dingue,» répliqua Stevie. Personne n'avait jamais accusé Billy de se soucier de la vérité.
«Mais j'te dis que c'est elle, insista Billy. C'est cette putain de dingue.
— Tu parles!»
Sa robe sombre était transparente sous le soleil éblouissant, ses lignes délicates se dessinaient sous le tissu fin.
Billy prit une autre lampée de bière et s'essuya la bouche du revers de la main. «Dingue ou pas, observa-t-il l'œil concupiscent, elle a rien sous sa robe.»
6. Pris d'un doute affreux, Jonathan se précipita en courant vers le salon dont la porte-fenêtre bâillait à la lumière cruelle de midi.
Et en ressortit quelques secondes plus tard en hurlant d'une voix qui s'asphyxiait:
— Maman!... Maman!... il est débile, il a bequeté les poissons à papa!
— Mon Dieu!
(...)
— Pas grave, beaucoup poissons dans la rivière. Moi en pêcher d'autres...
— Bon, là je renonce, soupira Jonathan... Mais je vous le dis quand même, on est mal... on est vraiment mal.

1941



CITIZEN KANE

Quand Charles Foster Kane meurt dans son fabuleux domaine de Xanadu en murmurant «Rosebud», un reporter se charge de trouver le sens de ce dernier mot et découvre l'homme caché derrière. Premier film d'Orson Welles (25 ans), rendu célèbre par son émission de radio adaptant de façon (trop) réaliste *La Guerre des mondes* de H.G. Wells, **Citizen Kane** reste pour les amateurs de cinéma un monument à la fois imposant et inépuisable. À force de le revoir, le cinéphile réexplore ses moindres détours, reparcourt inlassablement un labyrinthe empli d'éléments hautement stimulants. L'intérêt de ce film unique vient du fait que Welles a tout appris du cinéma en préparant **Citizen Kane**. À l'ampleur de sa vision s'ajoutent donc la joie de découvrir et d'inventer, une folie communicative, ainsi qu'une invitation au dépassement proposée à tout créateur. Profondeur du champ, retours en arrière, contre-plongées, décors plafonnés, images en clair-obscur: tout semble réussir à cet expérimentateur. **Citizen Kane**, c'est aussi l'étude d'un homme sous toutes ses facettes (car décrit différemment par divers témoins de sa vie), l'analyse d'une insécurité, d'une solitude, qui sont finalement celles de chacun d'entre nous. Toujours cité parmi les meilleurs films de l'histoire dans les listes des historiens, des critiques et des cinéphiles, ce chef-d'œuvre complet fit d'Orson Welles l'emblème spectaculaire du réalisateur-auteur.

et aussi: **The Maltese Falcon** (John Huston), **They Died With Their Boots On** (Raoul Walsh), **Sullivan's Travels** (Preston Sturges), **Nous, les gosses** (Louis Daquin), **Hellzapoppin'** (H.C. Potter), **Meet John Doe** (Frank Capra), **Volpone** (Maurice Tourneur), **Sergeant York** (Howard Hawks), **Tobacco Road** (John Ford), **Suspicion** (Alfred Hitchcock), **Remorques** (Jean Grémillon).

❑ **Les Complices (I Love Trouble)**

Peter Brackett
(d'après le scénario de Nancy Meyers et Charles Shyer)
Le Livre de poche N°13605, P aris, 1994, 256 pages.

❑ **Frankenstein**

Mary Shelley
Pocket N°3252, P aris, 1995, 358 pages.

❑ **Pulp Fiction**

Quentin Tarantino
10/18 N°2642, P aris, 1995, 226 pages.

❑ **Un indien dans la ville**

Éric Le Nabour
(d'après le film d'Hervé Palud)
TF1 Éditions, Paris, 1994, 224 pages.

❑ **Nell**

Mary Ann Evans
(d'après un scénario de William Nicholson et Mark Handley)
Le Livre de poche N°13782, P aris, 1995, 224 pages.

❑ **Only You**

Fayrene Preston
(d'après un scénario de Diane Drake)
Pocket N°4298, Paris, 1995, 192 pages.

B. De quelle biographie ou autobiographie récemment parue sont extraits les morceaux suivants:

1. *Il ne paraissait ni faible ni pâle, et il m'a fait l'impression d'avoir vécu beaucoup au grand air, plutôt que d'être resté longtemps enfermé. Quand on alluma la lumière, il ne parut pas en avoir peur et ses yeux se semblaient pas incommodés. Je marquai sur un morceau de papier qu'il devait y inscrire son nom et l'endroit d'où il venait, et je lui présentai une plume trempée dans l'encre. Il s'approcha tout près de la lumière allumée, sans paraître éprouver la moindre gêne, il tenait la plume normalement, comme tout le monde, et il écrivit son nom, pas très élégamment, mais lisiblement. Je remarquai seulement, pendant qu'il écrivait, que sa main tremblait un peu. Cependant, il n'avait pas indiqué le lieu d'où il venait. Je le lui demandai de nouveau et il répondit: «Ça, je ne peux pas le dire. — Pourquoi? — Parce que je ne le sais pas.»*

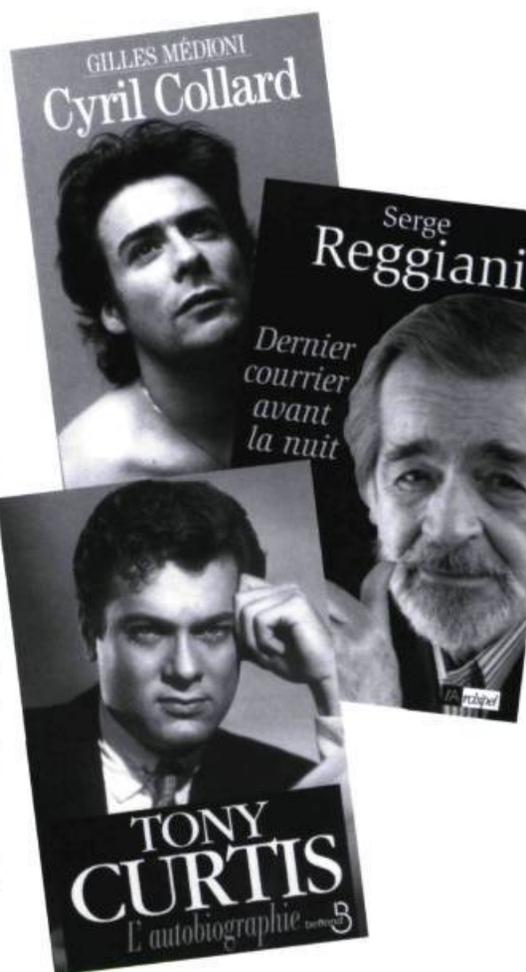
2. *Où sont les années heureuses de la Colombe d'Or? Nous avons tous vieilli, nous nous sommes craquelés comme certaines des toiles de votre salle à manger. Seul le paysage a dû rester le même, bleu et doré. Et cette lumière blonde qui caressait la terre devant nous! Ces émotions renouvelées, comme Cézanne en connut devant la montagne Sainte-Victoire, ne sont pas étrangères à ma tardive passion pour la peinture. Je vous apporterai un jour une de mes toiles, que vous ne cacherez pas, j'espère, derrière je ne sais quoi...*

Que votre Colombe ne senvole pas, que son or ne se mue pas soudain en plomb. Que la Colombe d'Or demeure en ce monde comme la preuve qu'il existe un paradis terrestre: un petit coin de Provence où le temps s'arrêtait pour nous, un petit coin de soleil béni des Dieux.

3. *La bobine glissa. Il tenta maladroitement de la rattraper. En vain. Elle se déroula rapidement, se dévida en d'énormes boucles dans la pièce. La bobine courait, sautait, bondissait, laissant derrière elle son étroite bande noire où des myriade de reflets, comme un semis d'étoiles, semblaient partir à la conquête d'un espace qu'on tentait vainement de retenir, de contrôler. Il fallut un bon quart d'heure pour réparer l'incident et remettre sagement dans sa boîte en fer-blanc l'étonnant génie d'une image qui n'inspirait, semblait-il, qu'à s'échapper...*

4. *J'ai horreur des musiques qui tartinent le film d'un bout à l'autre avec un style unique. Pour moi, la musique est liée à une approche sociologique des personnages: qu'écoutent-ils? Et aussi à ce qu'ils ont dans la tête. En ce sens, en effet, les morceaux choisis peuvent refléter des états d'âme. Les chants gitans collent à Samy, Jean c'est plutôt le rock, et il y a la chanson française avec Damia, le travesti qui chante Mon homme, ou Marc Ogeret dans un extrait du Condamné à mort de Jean Genet. J'aime bien cette idée de patchwork musical qui correspond aussi à notre époque. La musique est pour moi une autre parole, comme un dialogue. Elle intervient d'ailleurs pratiquement toujours à des moments où les personnages ne parlent pas.*

5. *Il y avait une publicité incroyable autour de nous, des tas d'articles dans les revues où l'on nous appelait, Janet et moi, le «couple vedette», le «couple idéal» d'Hollywood. Personne ne pouvait rivaliser avec nous. En comparaison, Debbie Reynolds et Eddie Fisher auraient pu être notre maître d'hôtel et notre femme de chambre. Aucune équipe «mari et femme» ne nous a égalés jusqu'à ce qu'arrivent Richard Burton et Elizabeth Taylor. Mais c'était dix ans plus tard. Et ils y sont parvenus à coups de scandales alors que nous, c'était grâce à nos films et à l'affection du public.*



❑ **Cyril Collard**

Gilles Médioni
Flammarion, Paris, 1995, 194 pages.

❑ **Gaspard Hauser, un drame de la personnalité**

Jean Mistler
Fayard, Paris, 1994, 414 pages.

❑ **Tony Curtis, l'autobiographie**

Tony Curtis et Barry Paris
Belfond, Paris, 1995, 352 pages.

❑ **Dernier Courrier avant la nuit**

Serge Reggiani
L'Archipel, Paris, 1995, 264 pages.

❑ **Les Frères Lumière**

Jacques Rittaud-Hutinet
Flammarion, Paris, 1995, 396 pages.